

Christian Pernoud

Extrait de

*J'aimerais
te dire*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2025, Tournada Éditions

Prologue

Scarborough, Maine, dimanche 4 août 2024

Mon plan débutait par un mensonge. Pas une petite cachotterie sans incidence qu'Angela et April me reprocheraient gentiment plus tard, mais par une tromperie qui modifierait dramatiquement le cours de nos vies.

Je grimpai la volée de marches de mon ancienne maison, foulai les lames blanches du perron et pressai la sonnette en clouant le bec à la raison qui me hurlait de tout stopper. Trois coups secs, répétés fébrilement. L'ombre des feuillages ondulait mollement sur la pelouse. Une journée banale, excepté la température anormalement élevée et la folie que j'entreprenais. J'écoutais des pas se rapprocher jusqu'à ce que la porte s'ouvre sur Angela, qui recula comme si j'étais le diable. Elle se ressaisit en une fraction de seconde et me toisa du haut de son mètre cinquante-neuf en assurant son poing sur le chambranle. Sa considération à mon égard se réduisait à néant depuis que je gagnais ma vie en brossant des carrosseries au Golden Nozzle Car Wash sur Payne Avenue. Je lustrais des tôles défraîchies par l'océan et Kenneth Davis, médecin respectable de la communauté d'Old Orchard Beach, occupait ma maison.

Posé, calme, rassurant : tout mon opposé. Je me lançai et Angela écouta mon mensonge sans m'interrompre.

« Tu ne peux pas débarquer à l'improviste et bousculer notre planning ! » hurla-t-elle.

Elle affirma son regard et releva le menton en me défiant.

« Tu n'as rien prévu, répondis-je. April me l'a dit. Lâche du lest et laisse-la changer d'air. Elle en a besoin.

– On a dit un week-end sur deux. Et une semaine fin août... Tu as signé ce putain de papier chez l'avocat. Alors quoi ? Pourquoi faut-il que tu chamboules tout ! »

Elle passait nerveusement d'un pied sur l'autre sans me quitter des yeux. J'ouvrais les bras pour appuyer l'évidence.

« Parce que ça n'arrivera pas ! Voilà pourquoi. Parce que tout est remis en cause depuis dix jours.

– Et tu sais pourquoi ! répondit-elle du tac au tac. Alors, laisse tomber. C'est sûrement pas le moment de l'emmener camper ! Ta fille ne va pas bien. Quand deviendras-tu adulte ?

– J'ai du temps, argumentai-je. April va broyer du noir. Elle a besoin de nous. Notre place est à ses côtés ! Je te connais. Tu ne fermeras pas ton cabinet. Hors de question qu'elle se morfonde jusqu'à son opération. Je vais lui changer les idées !

– Tu cherches à me culpabiliser, me reprocha-t-

elle. Mais la vérité c'est que tu es irresponsable, Thomas. Tu l'as toujours été. C'est bien le moment de te préoccuper de ta fille. Irresponsable et dangereux ! Voilà ce que tu es. Laisse-la se reposer. Si tu vivais à ses côtés, tu aurais conscience de son état. Elle tient à peine debout.

– Juste quelques jours, insistai-je. De toute façon, elle est ravie de s'échapper.

– Mais tu perds la tête ! Tu dois me consulter pour ce genre de décision. Qu'est-ce qui te prend ? C'est non ! »

Elle attendait, campée fermement sur son refus, ramassée sur elle-même, prête à me bondir dessus.

« Chaton ! appelai-je sans tenir compte de son désaccord. On file au lac.

– J'ai dit non ! explosa-t-elle en me bloquant le passage. À quoi tu joues ?

– Elle a 17 ans ! Elle doit se changer les idées. Tu ne peux pas l'enfermer dans sa chambre. Pas avec ce qui l'attend. Et je suis son père... »

En découvrant April dans les escaliers, je ne terminai pas ma phrase.

« Quatre jours... finit par concéder Angela à voix basse. Et tu me la ramènes.

– Cinq ! On sera de retour dans la soirée de vendredi. Fais-moi confiance. S'il y a le moindre problème, nous rentrons.

– Te faire confiance ? J'ai passé ma vie à te faire confiance. Et regarde où ça nous a menés. Le téléphone ne capte pas au lac, chuchota-t-elle

en apercevant notre fille en bas des marches. Vous serez injoignables. Je vais être morte d'inquiétude. Elle se fait opérer le week-end prochain !

– Je serai vigilant. Je te promets de rentrer à la moindre alerte », la rassurai-je.

Des cernes violacés marquaient la peau diaphane d'April.

« On va se régaler, bébé ! m'exclamai-je en ouvrant les bras. Pêche, feux de camp comme au bon vieux temps. Je te raconterai des histoires qui font peur !

– Je les connais par cœur ! railla-t-elle en se glissant contre moi. Elles ne m'effraient plus depuis longtemps. Et tu n'as jamais sorti un poisson de l'eau. »

Je l'embrassai sans un regard pour sa mère.

« À vendredi soir ! » lançai-je, heureux de m'en aller sans qu'elle oppose davantage de résistance.

Je me débarrassais du bagage d'April sur le siège arrière de la Prius quand Angela surgit derrière nous. Kenneth arriva sur le perron. Il leva une main à mon intention avant de l'enfoncer dans sa poche. Mon ex-femme fronça les sourcils et me tendit une trousse. La même depuis le cinquième anniversaire d'April. Étanche, avec la famille Simpson au grand complet floquée dessus.

« Tu partais sans son traitement, me reprocha-t-elle. Je dois être folle pour la laisser t'accompa-

gner au lac.

– Papa sait ce qu’il fait, la rassura April en passant la tête par la vitre ouverte. Ne t’inquiète pas, je serai mieux là-bas ! J’ai besoin d’air. Et arrêtez de vous disputer. »

Angela l’écoutait distraitement.

Je montai à bord et démarrai sans un mot.

*

***Portland Press Herald*, édition du 10 août 2024**

Thomas et April Monet, deux résidents de Scarborough, sont portés disparus depuis hier soir. Le dispositif Amber a été activé dans le but de retrouver la jeune fille âgée de 17 ans. De corpulence mince, elle mesure un mètre soixante-cinq. Ses cheveux sont châtain clair. Elle portait un short salopette en jean et un tee-shirt vert sapin en quittant le domicile de sa mère le 4 août en compagnie de son père pour se rendre au lac Sebago. Si vous apercevez une Toyota Prius grise immatriculée 9173 QA appelez de toute urgence le numéro figurant au bas de l’article.

I

Un été à Moorpark

« Mon père m'avait appris – surtout par l'exemple – que pour se rendre maître de sa vie, un homme doit d'abord se rendre maître de ses problèmes. »

Stephen King, *Joyland*.

Scarborough, Maine, dimanche 4 août 2024

Kenneth s'était glissé derrière Angela, je détournai les yeux quand ses bras l'encerclèrent. Bob pilotait sa tondeuse sur le terrain voisin. La même depuis toujours. Rouge, avec un autocollant vert collé sur le carter. « Pitts Gardening Equipment » écrit en lettres jaunes dessus. Il leva une main dans ma direction en gardant l'autre fermement accrochée au volant pour maintenir son cap. Le vrombissement du moteur à quatre temps pénétrait par la vitre entrouverte pendant qu'un oiseau planait au-dessus du jardin. Il enchaîna un virage ou deux et se posa sur le cornouiller fleuri planté au milieu. April extirpa des AirPods de sa poche. Elle les fit tourner entre ses doigts en observant la scène avant de les ranger dans leur boîte.

« Je devenais folle, s'exclama-t-elle. T'as eu une bonne idée.

– On ne referra pas ta mère, lui répondis-je, heureux qu'elle ne s'isole pas avec de la musique. Elle veut te protéger de tout.

– Et tout contrôler. On ne la changera pas », affirma-t-elle en abaissant le miroir de courtoisie.

Elle dressa la tête, inspecta les cernes sous ses

yeux et le releva avec une moue dégoûtée.

« Quoi ? lui demandai-je.

– Je ne ressemble à rien.

– Moi, je vois une jolie jeune fille de 17 ans qui file se reposer au bord d'un lac qu'elle adore.

– Ne te fatigue pas ! On dirait une zombie...

– Tu es magnifique, ma chérie.

– Magnifique, genre quoi ?

– Magnifique tout court...

– Laisse tomber. Je suis malade. Toi et moi, on le sait.

– Dans quelques jours, tout sera terminé. Tu pourras passer à autre chose.

– Terminé ? Tu rigoles. Rien ne sera réglé. Ce sera une petite pause. Juste une trêve pour gagner du temps avant que le problème ne revienne. C'est ce qu'a expliqué le toubib.

– Le bellâtre du service cardio ? »

Elle sourit.

« Il ne me raconte pas d'histoires lui au moins.

– Personne ne t'en raconte...

– Si, toi, quand tu essaies de me faire croire que je vais bien alors que c'est faux. Mais je ne t'en veux pas. Je comprends ce que tu fais... Et c'est cool, vraiment. Même si je ne suis pas dupe.

– Tu trouveras une bouteille d'eau dans la boîte à gants, dis-je pour changer de sujet. Elle doit être encore fraîche. »

Elle s'en empara en souriant.

« Tu es choupinou, papounet...

– Ne t'emballe pas. C'est pour m'éviter des

ennuis. Je ne voudrais pas que ta mère me reproche de te maltraiter. »

Elle me décocha une bourrade sur l'épaule.

« Ne sois pas dur avec elle. Elle s'inquiète à sa façon. Si seulement vous arrêtiez de vous disputer. »

Nous laissâmes le panneau de Scarborough derrière nous. Il s'éloignait peu à peu et je quittais la ville pour ne jamais y revenir.

« Ta mère et moi on s'est aimés, tu sais.

– N'empêche que vous me rendez dingue, maintenant.

– Tout est de ma faute. »

Elle dévissa le bouchon, but au goulot et ferma les yeux.

« Vraiment ? s'étonna-t-elle. Tu es l'unique responsable de votre séparation ?

– Elle a de bonnes raisons de m'en vouloir.

– Les tensions viennent d'elle, pas vrai ?

– Ta mère n'a pas toujours été comme ça. »

Elle tapota des pieds sur le tapis de sol, revissa le bouchon de la bouteille et leva une main pour me signifier d'arrêter.

« Stop ! Je connais votre histoire par cœur. Pas la peine de te fatiguer. »

Elle passa le bras sur ses lèvres pour s'essuyer. Nous prenions de la vitesse alors, je remontai ma vitre.

« La version pour enfant. »

Elle écarquilla les yeux.

« Comment ça, la version pour enfant ?

– Quand tu nous tannais pour qu'on te raconte comment on s'était connus, tu avais quoi ? 9, 10 ans...

– Vous ne m'avez pas tout dit ?

– Tu étais trop jeune.

– Des trucs du genre ?

– Qu'un enfant ne peut pas entendre. »

Elle couvrit comiquement ses oreilles.

« Beurk ! Je ne veux rien savoir. La version censurée me convient. Je n'ai pas envie d'écouter des choses cheloues sur mes parents.

– Les filles idéalisent leur père. Je ne suis pas exemplaire, crois-moi. »

Elle cessa les tapotements nerveux avec ses pieds. La bretelle de sa salopette tomba sur le côté. Elle avait pas mal maigri ces derniers temps.

« C'est un truc de papas d'imaginer qu'on les porte aux nues. T'inquiète, je ne te mets pas sur un piédestal. Balance les dossiers, qu'on en finisse !

– Ce que je vais te raconter n'est pas beau... »

Son regard s'assombrit. Pas besoin d'être devin. Elle craignait que je la déçoive malgré ce qu'elle laissait paraître.

« Ta mère et moi nous sommes rencontrés en Californie. Nous étions deux étudiants tombant amoureux lors d'un job d'été. C'est ce que tu sais de nous. Mais écoute ce qui va suivre. »

Dix-huit ans plus tôt

Septembre 2006

La nuit tombait sur Simi Valley.

« On n'est pas bien, là ? » me murmurait Angela.

De la country s'échappait d'une radio suspendue à la branche tourmentée d'un chêne. Les étoiles tapissaient le ciel. La joyeuse bande d'étudiants, venus sauver leurs comptes bancaires de la zone rouge durant la trêve estivale, fêtait ses ultimes instants de répit avant de réintégrer leurs universités aux quatre coins du pays. Daryl, le proprio du parc, nous laissait carte blanche pour notre dernière soirée. Il nous le devait après deux mois passés à endurer la clientèle de Moorpark : des gamins hurlant au travers des allées ; des pères reluquant les décolletés des filles à la boutique ; des mamans s'extasiant devant des chérubins infernaux en louchant à la dérobée sur les abdominaux des animateurs.

Les flammes du feu de camp dansaient sur la terre battue. Le bois vert pétaradait dans le foyer improvisé dans un bidon rouillé. Des couples se trémoussaient sur un tube de Chris Stapleton qui

tournait en boucle sur la station locale de Simi, The Ranch. La tête d'Angela reposait sur mon épaule. Ses mèches brunes chatouillaient agréablement ma peau noircie par des semaines de travaux en plein air. C'était un chouette moment. L'alcool nous grisait. On chantait le refrain en rêvant notre futur comme des millions de jeunes adultes l'avaient fait avant nous.

*And it don't matter to me
Wherever we are is where I wanna be
And honey, for once in our life...*

Nous avions l'assurance folle que nos sentiments seraient plus forts que tout. Des joints circulaient. La plupart d'entre nous n'étaient pas majeurs, alors c'était une mauvaise idée. Angela attendait une réponse.

« Mieux serait insupportable ! » finis-je par lâcher, sûr de mon effet.

Elle recula, fronça les sourcils et me décocha une bourrade avant de me contempler avec perplexité.

« Quoi encore ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Bien ? Pas bien ? Il faut toujours que tu me balances des phrases ambiguës. Les Français sont tous comme toi ? Énigmatiques ?

– Tu as la crème devant toi. Le top du top. » Je la pressai contre mon bras et lui susurrai à l'oreille : « Écoute bien... J'aimerais que le temps s'arrête, là, maintenant. Que toi et moi res-

tions à tout jamais enlacés devant ce feu, avec cette musique débile qui tourne en boucle.

– Tu vois, tu recommences. »

J'éclatai de rire. L'herbe m'embrumait l'esprit.

« Je te jure que j'adore ce moment. Mais cet air rend fou.

– Tais-toi, idiot, et passe-moi ce joint. Moi qui croyais les Français romantiques... »

Elle tirait sur l'énorme cône quand des sirènes de police retentirent au loin. D'abord elle tendit l'oreille. Ensuite elle se raidit et toussa en chassant d'une main la fumée qui jaillissait de sa bouche en volutes épaisses. Les danseurs s'étaient brusquement figés, pris au piège par les phares en approche. C'était une vision étrange. Un arrêt sur image alors que la bande sonore du film continuait à se dérouler. Le surréalisme dura encore quelques secondes. Et puis des regards paniqués se croisèrent et tout le monde se précipita au-dessus du feu pour y balancer les pétards. Nous ressemblions à des papillons s'agitant frénétiquement autour d'une ampoule quand cinq véhicules stoppèrent devant nous en soulevant un nuage de poussière. Les gyrophares coloraient nos visages par intermittence quand les sirènes se turent et les portières s'ouvrirent. Les ongles d'Angela s'enfoncèrent dans ma peau quand le shérif braqua son arme sur moi.

*

« Quoi ? s'enquit April. Qu'est-ce que tu avais fait ?

– Le feu dans lequel nous avions balancé les mégots empestait l'herbe, et crois-moi, les flics s'en foutaient. Ils étaient là pour une tout autre raison. Quelque chose de bien plus grave que des mineurs consommant du cannabis. Je n'avais pas idée de quoi il s'agissait. Pas à ce moment-là. Mais le pistolet dirigé dans ma direction ne laissait aucun doute. Cette descente m'était destinée.

– Mais pourquoi ?

– Je vais y venir... Mais d'abord tu dois comprendre comment j'en suis arrivé là. »

France, Paris, janvier 2006

Une pluie glacée tombait sur la ville. Je rêvas-
sais au vol qui m'entraînerait le lendemain au
bord du Pacifique quand mon portable sonna. Un
coup d'œil à l'écran m'informa du contact :
« Charlotte », qui m'appelait après plusieurs jours
sans nouvelles.

Nous nous étions rencontrés deux ans plus tôt
sur le campus de Marseille. Il y avait de la
musique, de l'alcool et une bande d'étudiants tout
juste sortis de la puberté. Charlotte aspirait à
devenir chirurgienne pour participer à des mis-
sions humanitaires. J'étudiais la biologie pour me
consacrer à la recherche. Portés par notre désir
commun de changer le monde, nous avions accro-
ché instantanément jusqu'à nous installer
ensemble. Je décrochais sans savoir à quoi m'at-
tendre après son long silence.

« Tu es prêt ? »

Nous nous disputons régulièrement depuis
l'annonce de mon départ pour les États-Unis. Un
stage de master 2 dans un premier temps que j'es-
pérais prolonger par une thèse dans le pays de
l'oncle Sam. Mon choix contrariait ses projets.
Elle poursuivrait ses études à Marseille avant

d'offrir ses services aux plus démunis à l'autre bout de la planète une fois son diplôme en poche. Les 900 dollars que me coûterait mon logement à La Jolla la privaient de ma contribution au paiement du loyer pendant mon absence. Notre histoire sentait le brûlé sans que nous l'ayons jamais évoqué.

« Tout est OK ! répondis-je en ignorant sa froideur.

– Tu embarques toujours demain ?

– Toujours. Tu as pu t'arranger pour l'appart ? »

Elle marqua un temps avant de me répondre.

« Bastien est à la rue. Il va s'installer ici.

– Tiens donc, Bastien...

– On va en rester là toi et moi, dit-elle. Qu'est-ce que tu en penses ? »

J'accusai le coup.

« Que tu me débarques sans préavis au bout de deux ans !

– Tu as fait ton choix : San Diego ! Et tu enchaîneras encore quatre ans aux States avec ta thèse, peut-être même plus. Tu sais que les choses vont se passer comme ça. La messe est dite ! Je ne vais pas t'attendre... »

Elle me rejetait la faute dessus.

« Tu aurais pu me suivre... Et puis quoi ? Je tourne les talons et Bastien débarque.

– T'es gonflé. C'est toi qui me mets dans la merde... Bastien n'est qu'un coloc, épargne-moi tes sous-entendus. Venir avec toi ? Rien à foutre des U.S. On est au XXI^e siècle, Thomas. Je trace

ma route et toi la tienne ! Tu as fait ton choix. Donne-moi une seule bonne raison de te suivre. »

Depuis la fenêtre de notre appart, je l'imaginais contempler la terrasse du bar où nous avions nos habitudes. Que pouvais-je dire ? Nous n'avions pas les mêmes aspirations. À quoi bon la convaincre de me rejoindre au pied levé ?

« Porte-toi bien, Charlotte, répondis-je avec sincérité. Fais-toi une chouette vie. Et passe le bonjour à Bastien. Il t'a toujours appréciée. »

Je raccrochai, convaincu qu'avec le temps notre histoire deviendrait un souvenir de jeunesse, une amourette.

Aucune émotion ne me submergeait. Je ne fus ni triste, ni désemparé, ni nostalgique. Charlotte restait en France, je partais pour les États-Unis. Nos chemins se séparaient et voilà tout. Je n'envisageais pas une seconde que nous puissions nous recroiser un jour dans des circonstances extraordinaires.

J'emménageai peu après dans un appartement du quartier chic de La Jolla pour intégrer l'équipe de Dan Kruger – un petit homme rond bourré d'énergie – sur le campus de San Diego. À peine avais-je posé mes bagages qu'il me proposait de financer une thèse à l'issue de mon cycle. Je profitais de mes week-ends pour surfer avec mes colocos sur le spot de La Jolla Shores, et m'enfermais la semaine au deuxième sous-sol de l'université pour développer des cultures de molécules sous l'œil bienveillant de Dan.

Mes cinq prochaines années semblaient toutes tracées, jusqu'à ce que la publication de mes premiers travaux suscite l'intérêt d'une institution new-yorkaise. Un chercheur me contacta. Il parla budget, moyens techniques mis à ma disposition, et me proposa un programme plus stimulant que celui de l'UCSD¹. Kruger tenta de me dissuader de le quitter en l'apprenant. Il m'expliqua que je perdrais une qualité de vie inégalable en m'installant dans la grisaille de l'hiver new-yorkais. J'étais jeune, mais trouvais l'argument pauvre. J'avais deux propositions de thèse et du temps pour réfléchir. Tout roulait.

À la clôture de mon stage, je m'apprêtais à ren-

¹ Université de Californie à San Diego.

trer en France pour quelques semaines quand Kruger me fit part d'un job du côté de Los Angeles pour les vacances. Rien ne m'attendait de l'autre côté de l'Atlantique. Mon père et ma mère travaillaient. Charlotte ne me donnait plus de nouvelles depuis notre rupture. J'appelai donc mes parents pour leur annoncer que je bosserais en Californie avant d'intégrer un programme de recherche à la rentrée. Je sentais de la déception et de la fierté dans leurs voix : je ne rentrerais pas, mais une grande université financerait ma thèse. Leur fils prenait son envol.

Peu avant mon départ, je conviai mes collègues du labo et des étudiants du campus à un pique-nique sur la plage. Mes coloc, enthousiastes, me prêtèrent main-forte pour l'organisation. Tout ce petit monde débarqua gaiement avec des packs de bière et d'énormes paquets de nachos à la tombée de la nuit, prêts à en découdre amicalement avec le *Frenchy*. J'étais à des milliers de kilomètres de chez moi, libre et bientôt financièrement indépendant. Deux universités me sollicitaient.

Toutes les planètes s'alignaient.

« Jusque-là tout va bien, plaisanta April. Tu étais le roi du monde, papounet.

– On peut le dire de cette façon... Kruger m'a sauté dessus dès son arrivée à ma petite fête pour argumenter son programme... »

*

« Minuiiiiiit », annonça une ombre dans la nuit.

Surpris, Kruger sursauta. Les bermudas, les tee-shirts, les jupes, les chemises volèrent. La lune presque ronde brillait sur l'océan. Des silhouettes couraient en direction des vagues en poussant des hurlements d'excitation. Nous les observions, l'esprit embrumé par l'alcool, quand il posa une main amicale sur mon épaule :

« Tu n'auras jamais ça à New York ! Crois-moi. Jamais ! »

Sûr de son effet, il se redressa, se débarrassa de son costume informe et s'éloigna en sprintant sur le sable. Son ventre ballottait de gauche à droite à chacune de ses foulées. Ses cuisses maigrettes nageaient ridiculement dans son short de bain bigarré. J'inspirai voluptueusement l'air salin en pensant à sa proposition insistante. Des couples rigolaient en observant la marée humaine se

fondre dans l'océan.

Je retirai mes vêtements et m'y élançai en poussant un cri pour me donner du courage avant de plonger dans l'eau glaciale.

Le froid me saisit. Je redressai la tête lorsqu'une vague s'abattit soudainement sur ma nuque. Elle m'aspira vers le fond sans que je puisse résister. J'entrais au cœur d'une centrifugeuse sans pouvoir m'en extirper. Tête en bas. Tête en haut... Le rouleau m'emporta jusqu'à me rejeter sans ménagement sur le rivage. Dégrisé, je me relevai en titubant quand un rire attira mon attention derrière moi.

« Pas trop secoué, le *Frenchy* ? »

Un accent californien à couper au couteau, une silhouette sublimée par le clair de lune, un maillot échancré, des jambes interminables et galbées. De longs cheveux sombres collés sur des épaules carrées. L'apparition approchait. Ses traits se dessinaient à mesure de sa progression. Un menton pointu, des pommettes hautes et un large sourire.

« Ça va ? » s'enquit-elle de sa voix éraillée avant d'ajouter : « Oui, toi... Le Français ! C'est à toi que je parle. Tout est OK ? Pas de bobos ? »

Pris d'un doute, je vérifiai gauchement que tout était en place dans mon caleçon.

« T'inquiète ! Rien ne dépasse », plaisanta-t-elle.

Des grains de sable roulaient sous mes doigts. Elle se planta devant moi.

« Apparemment oui, lui répondis-je... On se

connaît ?

– Non ! Mais je profite de la fête. Quand il y a une occasion de s’amuser, je ne la rate pas. Moi c’est Wendy. Toi c’est Thomas, c’est ça ? Et cette fiesta, c’est pour ton départ ! »

La chair de poule recouvrait mes bras.

« Tu es bien informée. »

Décidant de rejoindre ma serviette, elle me suivit en effectuant des petits pas au rythme de la musique qu’on entendait au loin.

« Tu viens d’où en France ? lança-t-elle en poursuivant sa chorégraphie.

– De Paris ! Tu y es déjà allée ?

– Non ! répondit-elle en cessant de danser. Mais j’aimerais bien. Il paraît que c’est si beau. Si... romantique ! Le seul Paris que je connaisse se trouve au Texas. La tour Eiffel n’y fait que vingt mètres. Elle est coiffée d’un chapeau de cow-boy. *Paris, Texas*, c’est là-bas que le film a été tourné. Tu l’as vu ?

– Je n’ai pratiquement pas quitté San Diego depuis mon arrivée. À part un week-end à Los Angeles et un autre au mont Woodson. »

Elle s’enroula dans sa serviette et s’allongea sur le sable.

« Un joli coin. Tu t’y es rendu avec une fille ? demanda-t-elle malicieusement.

– Avec mes colocs !

– Célibataire alors... Libre comme l’air », s’amusa-t-elle avant de s’intéresser à Kruger, qui sortait de l’eau. « C’est un chouette type, reprit-

elle en le regardant s'éponger tout en nous rejoignant.

– Je ne savais pas que vous vous connaissiez tous les deux, dit-il gaiement en approchant. Tu as conscience d'être assise à côté d'un futur prix Nobel, Wendy ? Ce garçon a du génie. Dommage qu'il soit français », me taquina-t-il avant d'ajouter : « C'était une belle soirée, Thomas. Vraiment. Mais j'ai ma part pour aujourd'hui. Amusez-vous ! Et profitez de votre séjour à la ferme. Mais n'oublie pas que je compte sur toi à la rentrée prochaine. Ta place est ici, à nos côtés ! Ne me fais pas faux bond. »

En équilibre sur un pied, il me fit un clin d'œil en s'essuyant maladroitement le mollet. Une fois sec, il roula ses affaires et partit rejoindre sa famille en levant une main en signe d'adieu.

« C'est pas vrai ! s'exclama Wendy. Tu vas bosser à Moorpark ?

– J'ai signé pour deux mois », confirmai-je en quittant des yeux Kruger, qui disparaissait dans la nuit.

Elle éclata de rire.

« Alors ça, c'est incroyable ! Moi aussi. Mes valises sont bouclées, je pars demain. Et toi ?

– Je dois y être dans deux jours.

– Tu y vas comment ?

– Je pense m'y rendre en train. »

Elle m'observait comme si j'avais lancé une énormité.

« Tu rigoles... Il te faudra plus de cinq

heures... Sans compter que tu vas galérer avec tes bagages. Laisse tomber, je t'emmène dans mon carrosse. Tu y seras en deux fois moins de temps.

– C'est sympa de me le proposer, la remerciai-je. Mais les proprios du parc ne m'attendent pas avant deux jours. Je ne me vois pas débarquer à l'improviste.

– T'inquiète, cette règle concerne les petits nouveaux. Ça ne leur posera pas de problème. On dit 9 heures ? On déjeunera sur la route. Je connais le meilleur restau à burger du Walk of Fame. Tu vas adorer ! ajouta-t-elle pour me convaincre. On en profitera pour faire quelques courses. Tu sais qu'on n'est pas nourris sur place ?

– Banco ! dis-je. Mais c'est moi qui t'invite dans ton temple du burger.

– Vendu, s'amusa-t-elle. Maintenant, t'as plus qu'à récurer ta chambre et faire tes valises, parce qu'à 9 heures, je serai devant chez toi ! »

*

« Décidément, papa, entre Wendy et Kruger, ils ne lâchaient rien ces deux-là.

– Oui, on peut dire ça comme ça. »

Wendy débarqua à 9 heures pétantes au volant d'un antique coupé Honda qui devait être rouge vif à une époque lointaine. Deux coups de klaxon secs m'alertèrent de son arrivée.

Je quittai mes colocataires dans de grandes accolades, persuadé comme on peut l'être à cet âge-là qu'on se retrouverait, et descendis sur le parking en traînant mes bagages derrière moi. Wendy trépignait devant la voiture pendant que mes amis, perchés sur la terrasse, lançaient des sifflements à son intention.

« Grouille, qu'on puisse profiter de L.A. », me pressa-t-elle sans se préoccuper de l'excitation qu'elle provoquait.

Elle portait une jupe tellement courte que je priais qu'elle ne se penche pas au-dessus de la malle pour m'aider. Elle se contenta de lever le hayon et retourna se glisser derrière le volant en klaxonnant deux coups nerveux avant de passer la tête par la vitre entrouverte.

« Dépêche-toi, le *Frenchy*. Qu'on en finisse. Tes copains là-haut me cassent les oreilles. »

Je tassai mes bagages, refermai le coffre et adressai un dernier salut aux surexcités qui sautillaient sur la terrasse. Elle poussait le volume de la radio à fond quand je m'installai à ses côtés,

Bruce Springtseen hurlant que « deux cœurs valent mieux qu'un ». La clé de contact tourna, le moteur rugit. Elle pressa son pied à trois reprises sur la pédale de droite et décocha un baiser du bout des doigts aux trois étudiants qui gesticulaient comme des diables au-dessus de nous.

« En route pour Children's Farm ! » lança-t-elle en klaxonnant à l'adresse de mes colocataires qui sifflèrent en retour.

Fin de l'extrait



Taurnada Éditions

www.taurnada.fr